

Hommage

En cette journée qui marque le centième anniversaire de sa naissance, je désire signaler l'énorme contribution de John Diefenbaker à la vie des habitants de Prince Albert. Au sein de notre collectivité, nous n'oublions pas sa contribution. Nous avons le pont Diefenbaker, l'école John George-Diefenbaker, la maison Diefenbaker et une statue de John-Diefenbaker érigée au Memorial Square. Il y a aussi le parc des premiers ministres. Nous n'oublierons pas de si tôt tout ce que John Diefenbaker a laissé à notre collectivité.

Je voudrais également exprimer notre reconnaissance pour l'héritage éternel et précieux qu'il a laissé au pays entier, y compris la Déclaration canadienne des droits, qui revêt tant d'importance. À l'instar de la grande majorité des Canadiens, M. Diefenbaker croyait dans les avantages économiques et culturels de notre pays. Il l'exprimait très bien d'ailleurs dans une phrase qui lui plaisait beaucoup et qu'il ne cessait de répéter: «Les avantages économiques et culturels d'un Canada, uni maintenant et pour toujours.»

• (1525)

M. Bill Blaikie (Winnipeg Transcona, NPD): Monsieur le Président, je suis heureux de me joindre à mes collègues des autres partis pour souligner aujourd'hui à la Chambre le 100^e anniversaire de la naissance du premier ministre John George Diefenbaker.

Lorsque John George Diefenbaker a été élu premier ministre du Canada, j'avais six ans. M. Diefenbaker avait 62 ans et était déjà au Parlement depuis 17 ans. Pourtant, j'ai quand même eu l'honneur, quoique brièvement, d'être un des ses collègues lorsque, comme lui, j'ai été élu député de la 31^e législature le 22 mai 1979.

Je me souviens d'être entré dans la salle à dîner du Parlement et, en voyant Dief dans l'alcôve à gauche, là où les premiers ministres aiment manger, d'avoir senti que j'étais vraiment en compagnie de vrais parlementaires.

On ne répétera jamais assez que, tout comme d'autres parlementaires légendaires, dont certains sont encore avec nous aujourd'hui, par exemple M. Knowles, John Diefenbaker aimait le Parlement et tout ce qu'il représentait. Il comprenait le Parlement et le voyait comme un endroit où s'affrontent des gens qui n'ont pas les mêmes idées ni les mêmes idéaux. John Diefenbaker n'avait pas cette vision aseptisée du Parlement s'apparentant à la salle du conseil d'une grande entreprise, vision que certains encouragent aujourd'hui.

À propos des salles du conseil des grandes entreprises, il convient aussi de mentionner que, à mon avis, John Diefenbaker était probablement un des derniers premiers ministres de notre pays, parmi ceux qui ont été en poste assez longtemps, qui n'était pas à l'aise avec l'élite du monde des affaires au Canada. Sa politique était près du peuple, même si elle n'était pas socialiste, et il se sentait certainement plus chez lui dans les quartiers populaires que sur Bay Street. C'est pourquoi il a été capable, parfois au grand

désarroi de mon parti, de faire élire ses députés dans des circonscriptions où des néo-démocrates auraient normalement dû être élus.

Il était progressiste pour son époque et pour son parti en ce qui concerne les droits de la personne, l'égalité des femmes, les programmes sociaux, les questions autochtones, l'Afrique du Sud et bien d'autres questions du genre. On aime se rappeler son opposition à la peine capitale, par exemple. Mais, avant tout, bien que j'appuie beaucoup des critiques exprimées à l'égard de son travail comme premier ministre, je me souviens de M. Diefenbaker comme un Canadien, un Canadien de vieille souche, qui avait une vision du Canada qui va bien au-delà des images banales du marché qui sont si courantes dans nos discours aujourd'hui.

C'était une vision d'un Canada indépendant, d'un Canada qui ne se laissait pas dicter sa conduite par Washington, d'un Canada qui était maître de sa propre destinée. C'est cette indépendance dont George Grant a pleuré la perte lorsqu'il a écrit *Lament for a Nation* après la chute du gouvernement Diefenbaker et l'acceptation des armes nucléaires par le gouvernement qui lui a succédé.

John Diefenbaker a touché le cœur de bien des Canadiens. Ce n'est pas longtemps après les élections de 1979—trois mois, pour tout dire—que son cortège funèbre a traversé le paysage canadien. C'était le dernier voyage d'un homme qui aimait la politique, qui aimait le Canada, qui aimait la vie politique et qui a toujours dit qu'il considérait la politique comme la plus grande vocation, après le sacerdoce.

Enfin, sur une note personnelle, j'ai rencontré John Diefenbaker bien avant mon élection au Parlement ou bien avant les rares occasions où j'ai pu discuter avec lui en tant que jeune homme qui s'intéressait à la politique, car j'ai eu cette chance. Certains députés savent peut-être que je joue de la cornemuse. En tant que joueur de cornemuse, j'ai donc eu l'occasion, au cours des années, de faire partie de son escorte lorsqu'il venait assister à diverses cérémonies à Winnipeg. Je me souviens d'une fois, en particulier, au club de curling Rossmare. J'avais eu beaucoup de difficulté à me frayer un passage parmi la foule tant il y avait des gens qui voulaient serrer la main de leur chef.

Dief aimait bien l'expression «à mon époque». Je suis heureux d'avoir pu, à mon époque, quoique brièvement, voir ce grand Canadien à l'oeuvre. Nous devrions tous espérer que, lorsque la génération de notre époque sera jugée, nous pourrions dire que nous avons aussi servi le Canada avec la loyauté et l'amour que John Diefenbaker a témoigné envers ce grand pays, même si nous ne l'avons pas tous fait de la même façon. Qu'on dise toujours, comme il le disait lui-même, que même s'il est possible que nous soyons du mauvais côté de temps en temps, ne soyons jamais du côté du mal.

• (1530)

Le Président: J'ai omis de dire au début qu'on rendait évidemment hommage à John G. Diefenbaker.

On rend maintenant hommage à Jean-Luc Pepin.